

Clemente Rebora

## Fragments lyriques

(1913)

traduit de l'italien  
présenté par Jean-Charles Vegliante

Dans le passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, dont nous avons présenté ici même quelques portes du côté de l'Italie – un continent littéraire sans expérience véritable de la modernité, ni langue incontestablement unique, ne l'oublions jamais –, le basculement se produit comme au ralenti, dans un silence qui effraie. Silence de la critique installée, aveugle aussi bien à Campana qu'à Rebora ou Sbarbaro, mais non moins tissé de falsifications et malentendus sur ce qu'elle croit reconnaître, la facilité « populaire » locale, mélodique, du napolitain Di Giacomo par exemple – seule voix verlainienne peut-être alors, au sud des Alpes –, ou l'illusion référentielle des derniers *créateurs* G. D'Annunzio et G. Pascoli, rêve ou cauchemar d'une réconciliation cosmique prolongeant indéfiniment la belle époque, sans parler des bénéfices secondaires du *sentiment* et de l'enfance chez ce dernier (voir *Poésie* 95, 2001), d'un *eros heureux* projeté hors tout texte par celui-là. Méconnaissances.

Avec les *Fragments lyriques*, en pleine crise allant de la guerre de Libye (puis des Balkans) à l'embrasement général que l'on sait, un jeune homme de vingt-huit ans, passionné de Leopardi et d'action sociale (comme on disait), essayait sans prétention à aucune *unité* de rendre compte une fois encore, la dernière, du désarroi d'un monde physique et mental traditionnel poussé vers son horizon terminal : qui serait celui de la catastrophe contemporaine, du siècle bref. Les régularités, de mesure ou de thème, n'étaient plus fréquentables. Bien des formes d'appréhension et d'expression s'en trouvaient amoindries, gâtées, comme frelatées de l'intérieur, à l'image de ces paysages défigurés par l'industrie et loin retirés, tels d'incommensurables escargots dans leur coquille, vers une inaccessible pureté n'ayant plus rien d'humain. Seule une langue extrême capable d'un contact charnel, d'une mise en espace inouïe, de distorsions rappelant l'univers de Van Gogh, de Munch, de « limites » perceptives et de la communication, restait praticable... Le crépuscularisme, d'un coup, est balayé avec les frilosités de l'époque précédente.

Il reste aujourd'hui à retrouver, dans l'autre langue-littérature, on ne peut plus divergente mais en direction d'un centre, toujours, cette particulière partition de *fausset* visant à sa vérité existentielle et poétique de l'heure unique, ce déhanchement de la conscience impuissante mais ne renonçant jamais, prête à aller jusqu'à cette extrémité pour nous incompréhensible, où ineffable et indicible se rejoignent, et qui commanderait bientôt l'entrée dans les ordres du poète devenu servant mystique, à l'approche de la seconde tourmente du même XX<sup>e</sup> siècle. Le travail en commun, à mains croisées, aide ici à ne rien croire reconnaître ou comprendre, puisqu'il y a d'abord écoute et *passage à l'acte* (déjà effectué par l'autre), soumission aveugle à sa voie tracée, restituée aux maillages d'un filet différent, notre écriture, française, en ce temps successif.

J.-C. V.

[Cette traduction collective est dédiée à la mémoire de Piero Cudini.]

## XXVI

En bas, dans le cirque du lac, se fond  
Le soir ambré qui alentour encore  
N'atteignit pas les cimes, assoiffées  
De l'ultime éclat partant du soleil ;

Ici les vignes forment des dentelles  
Sur la trame imprécise des flancs sombres,  
Et comme essaims les silences sonores  
Bruissent également d'un ton divers.

Mais, presque fleuve qui lent se dénoue,  
En une douce profondeur de perle  
L'ombre s'avance étale, frémissante :  
Et la lune la boit dans sa lumière.

Passe le souffle éternel et se pose  
La création, la bouche vers le ciel ;  
Pour ne pas éveiller qui dort, clémente  
L'heure s'égrène à l'antique clocher.

Dans cette paix d'abîme mon regard  
Semble éclater en pollen dans le ciel,  
Et c'est une impression de tremblement  
Où l'air monte à la surface de l'eau ;

Je marche en gloire, et raréfié je tends  
Sinueux vers le sentier de phosphore :  
Ce que j'ai dit le moins, tout m'est si proche ;  
Et pour le cœur aimant rien n'est mystère.

## XXVII

Il y a en moi un homme de labeur,  
Les membres rudes dans sa blouse noircie,  
Qui ramène toute chose  
Au sonore battement de sa journée ;  
Il y a en moi cet homme où se pavane  
L'inutile orgueil de son érudition :  
Il se mesure aux meilleurs  
Et combat dans la bataille citoyenne ;  
Il y a en moi l'homme qui dans le risque  
Du présent s'enflamme, tenant la gazette  
Pour évangile, railleur  
Envers ce qui ne contente pas sa hâte ;  
Il y a en moi un homme qui apprête  
Sa jouissance des comforts  
Mondains, et il ne se voit  
Qu'au milieu de la violence des plus forts ;  
Et ceci encore : j'entends  
Le terrible devenir, indifférent  
Aux entraves, se faire histoire et nature ;  
Mais alors que, libre, dans le suspens  
Se déploie mystérieusement mon vol,  
Je hais l'usure du temps  
Effroyablement seul.

## LVIII

Hors des nuages d'ébène et amiante,  
Une trouée lunaire d'où le ciel regarde :  
La rauque furie de la mer  
Est celle d'un fauve à la vue du repas ;  
Le flot étincelle ou là ou ici  
Par vertèbres et gueules, en l'air et dans les creux :  
Sur l'argile du temps, en ce vif combat  
Se brise et se crée  
L'histoire labile du monde,  
Qui s'avère et disparaît ainsi.

Fuor delle nubi d'ebano e amianto  
Guarda il cielo in pertugio lunare :  
Quasi È di belva alla vista del pasto  
La rauca furia del mare ;  
Scintilla il flutto ora là ora qui  
Per vertebre e fauci, nell'alto e agli scogli :  
Sul tufo del tempo, all'aperto contrasto,  
S'infrange e si crea  
La labile storia del mondo,  
S'invera e trapassa così.

## LIX

Dis-moi, passante aux yeux tristes et beaux,  
N'as-tu pas entendu, en refrains sombres,  
Demander au choc profond  
Du rêve et de la vie  
Ce que tu ne sais pas  
Et lire dans le monde  
Ce qui n'advient jamais ?

Te suffit-il d'entendre tourbillonner  
Dans une angoisse éperdue  
Tes aspirations premières  
Et vibrer la houle des océans  
Contre les rives de l'âme ?

Dis-moi, passante aux yeux tristes et beaux,  
Que les sombres refrains  
Font ployer tes épaules  
En un vide sonore de sépulcre ;  
Et respirer l'inconnu  
Transmue dans l'éclair d'extase ton remords.

Dans l'air de l'aube, source  
 Qui mouille vallées et passages  
 Et frémit sur les cimes,  
 Des pâtures jusqu'au lac qui regarde  
 Longuement les rives,  
 En amples formes s'élève  
 Suspendu le clair château.  
 Comme un chant de rossignol,  
 Comme un parfum répandu  
 Est le calme réveil ;  
 Il est facile aux yeux de regarder  
 Et aux narines de sentir ;  
 Aux poumons le souffle  
 N'est plus qu'un baume,  
 En volutes de plumes se meuvent les membres ;  
 Divin est d'être parmi les choses qui sont,  
 D'y penser, et en paix  
 Accueillir sans savoir  
 La mystérieuse harmonie,  
 Tandis que dans un fluide égal  
 Se déploie, ineffable, le temps.  
 Que tout vive souffrant  
 S'il est donné de l'être,  
 Si tel je pouvais être  
 Quand l'heure m'est hostile,  
 Quand vivre est une peine  
 Et que les gens s'y égarent !  
 Dans une montée longue de vagues  
 Les rayons du soleil invisible encore  
 Débordent, et se diffusent  
 Au-dessus de l'ample vision :  
 Purifiée, chaque forme gagne  
 En relief et couleur, et tout autour  
 Vibre, après le dernier coup,  
 Le son d'une cloche  
 Laissée à elle-même en sa douceur.  
 Sur ces rivages l'âme s'abandonne  
 Telle un remous qui se délie et coule,  
 Quand, au miroir de l'eau,  
 Se noie le désir  
 Des saules, parmi les reflets des pentes.

Trad. de l'italien par Laure Bénatouïl, Vannina Bernard, Carina Boschi, Piero Cudini,  
 Judith Lindenberg, Iris Llorca, Antonella Mauri, Caroline Michel,  
 Pascaline Nicou, Christine Reddet, Valérie Thévenon,  
 Jean-Charles Vegliante, Claudia Zudini